

Anthropologie et Sociétés



Benoît DE L'ESTOILE et Michel NAEPELS (dir.), « Frontières de l'anthropologie », *Critique*, Paris, Éditions de Minuit, tome LX, n° 680-681, janvier-février 2004, 160 p.

Samuel Lézé

Volume 28, Number 3, 2004

Ethnographie - fictions?
Ethnography - fiction?
¿Etnografía – ficciones?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011307ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011307ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lézé, S. (2004). Review of [Benoît DE L'ESTOILE et Michel NAEPELS (dir.), « Frontières de l'anthropologie », *Critique*, Paris, Éditions de Minuit, tome LX, n° 680-681, janvier-février 2004, 160 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 28(3), 247–249. <https://doi.org/10.7202/011307ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ques du passé. À travers le *Patriot Act II*, on ne peut que constater la résurgence d'une forme inquiétante de maccarthysme. Sur le plan politique, l'approche postmoderne en anthropologie est vaine et pernicieuse. Comme tout solipsisme, elle cultive ou justifie l'inaction. Price ne mentionne pas que d'autres approches (cognitive, biologique ou symbolique) se gardent bien de prendre en compte les dimensions politiques de leur terrain. On comprend cependant que les théories de la culture (et le relativisme culturel) qui l'ignorent souvent ont une fonction politique de valorisation des groupes étudiés. C'est peut-être leur seul mérite.

« Lorsqu'elle est correctement pratiquée, l'anthropologie est une science menaçante » (p. 29). Sans être forcément d'inspiration marxiste, l'anthropologie est critique. Elle contribue à étudier la production sociale de l'inégalité et de l'ordre des choses. Si la liberté de recherche est garantie, les sciences sociales ne peuvent s'encombrer des discours dominants qui naturalisent les hiérarchies en espérant qu'elles demeurent inchangées. Mais lorsqu'elle n'est pas correctement pratiquée, l'anthropologie est une science administrative et classificatrice, légitimant l'arbitraire du discours dominant de quelques autorités locales. L'enjeu est alors de s'entendre sur ce que « correctement » signifie pour une telle pratique. Un sens peut être sans peine exclu : « politiquement correcte ».

Samuel Lézé (*sleze@ens.fr*)
Laboratoire de sciences sociales
École Normale Supérieure
48 Boulevard Jourdan
75014 Paris
France

Benoît DE L'ESTOILE et Michel NAEPELS (dir.), « Frontières de l'anthropologie », *Critique*, Paris, Éditions de Minuit, tome LX, n° 680-681, janvier-février 2004, 160 p.

L'anthropologie s'est édiflée sur un monde aujourd'hui révolu. Les transformations sociales, lorsqu'elles n'étaient pas déplorées ou occultées, furent tardivement au cœur des préoccupations d'une discipline avant tout fascinée par les entités collectives – figures de la répétition et de l'ordre – qu'on les nomme ethnie, culture, tradition, structure ou système symbolique. La perte de l'objet supposé, la mise en question de son statut dans la colonisation et la critique de sa méthode ont laissé place à une question simple mais décisive : qu'est-ce que l'anthropologie? La réponse ne se décrète pas. L'ethnologue ne secrète pas de lui-même l'ethnologie.

Fort heureusement, l'anthropologie s'est largement renouvelée grâce au travail de terrain et à ses rapports aux autres sciences sociales, souvent en marge⁶ de ceux qui ont tenté de sauver les vestiges d'une discipline aux prises avec le « grand partage » et son corollaire, le « paradigme ethnologique ». Or, il est temps de sortir d'une vision éculée de l'anthropologie. C'est cet aspect que Benoît De L'Estoile et Michel Naepels ont privilégié en présentant treize

6. On ne s'étonnera donc pas que ce numéro spécial prenne place dans une revue de débat non anthropologique.

comptes-rendus brefs et toniques. Leur ambition est de montrer dans quelle mesure l'anthropologie, portant désormais son attention sur des questions contemporaines, avive sa propre dynamique et redessine ses frontières disciplinaires en prenant en compte de plus larges dimensions.

Il est vain de vouloir faire un commentaire de commentaires. Je m'intéresserai donc à dégager les apports de ce collectif et les thèmes abordés. Je distinguerai deux axes principaux qui organisent l'ensemble des contributions : 1. Les nouveaux terrains et ses questions ; 2. le rapport de l'anthropologie au mental.

Le concept de terrain doit être clarifié et repensé. Il est classiquement confondu avec l'unité de lieu, de temps ou de peuple exotique. On n'a guère pris la mesure de cet obstacle épistémologique majeur. Comme si l'objet de l'anthropologie gisait naturellement là, donné et immédiat. Il est au contraire aisé de montrer qu'il n'existe pas d'objet ou un type de société consacré. Les études évoquées portent sur la violence des institutions disciplinaires, les usages de la souffrance psychique, l'action politique, les questions urbaines, l'activité scientifique, etc. Elles ont en commun le souci de construire de façon réfléchie et de plus en plus négociée leur pertinence théorique. Le terrain peut être alors multi-sites et peut étudier plusieurs catégories d'acteurs, éventuellement concurrents. L'unité d'analyse et l'analyse des contextes ne se fonde donc plus sur de fausses évidences, mais à partir de problématiques clairement formulées. De ce fait, le travail de terrain n'est pas un simple recueil des matériaux, il est de bout en bout théorique.

L'anthropologie privilégie, au travers du travail de terrain, la dimension prosaïque de la vie sociale. C'est une science de l'ordinaire. Or, les règles, qui en forment le cadre, ne sont pas établies une fois pour toute, constitutives d'une sorte de présent établi par une totalité. C'est pourquoi s'impose l'analyse des dimensions historiques, sociales, politiques ou économiques pour en décrire les ressorts. Mais loin de se restreindre à une échelle d'analyse (le « micro »), ces recherches clarifient et rendent intelligible l'évolution économique et sociale contemporaine. Dès lors, il ressort très clairement des diverses contributions que le travail de terrain est le lieu de formation et de transformation des problématiques anthropologiques.

Le cognitivisme, comme autrefois le marxisme, contraint les sciences sociales à se prononcer sur ces acquis hypothétiques. Les sirènes de la scientificité et les promesses de crédits pourraient tenter ceux qui n'ont pas cessé d'espérer, parfois secrètement, de naturaliser enfin la discipline. Il faut être très clair à ce sujet. La fécondité en la matière est bien modeste au regard des ambitions affichées et de la rhétorique de l'intimidation. Les prétentions de l'anthropologie cognitive restent depuis 20 ans à l'état de projet ou de profession de foi aboutissant au mieux à quelques remarques d'ordre purement épistémologique. Les travaux existants sont de maladroites applications dont l'enjeu est de se départir des théories concurrentes, le « terrain » faisant alors office d'*experimentum crucis*. Pour finir, le paradoxe cognitiviste en anthropologie pourrait se résumer ainsi : sous prétexte de redéfinir l'anthropologie par une seule dimension, cognitive (pour rompre avec le psychologisme naïf des théories de la culture), faisant alors figure d'avant-garde rationaliste, le domaine de prédilection exploité par les tenants de cette démarche relève en définitive d'un combat d'arrière-garde : expliquer les figures de l'équivoque et de l'archaïque... Ce numéro soulève bien la question, mais non le problème. Il est à juste titre rappelé que le cognitif, à travers l'écriture notamment, peut faire l'objet de l'anthropologie sans recourir à des théories du mental. Mais pourquoi alors avec tant d'embaras ?

Il est sans doute prématuré de voir dans ce collectif une rectification positive et entièrement aboutie de l'anthropologie. Tant de questions restent en suspens. Tant de conséquences restent à tirer des ruptures antérieures. On a tout de même le sentiment que le cumul de ces enquêtes fait déjà sens et esquisse une façon claire de faire de l'anthropologie.

*Samuel Lézé (sleze@ens.fr)
Laboratoire de sciences sociales
École Normale Supérieure
48 Boulevard Jourdan
75014 Paris
France*